

TEMPERATURE

De 13 novembre 1905.
Th. du matin... 58
Midi... 68
3 P. M... 66
6 P. M... 66

EN POLOGNE.

L'agitation récente à Varsovie et dans toutes les parties de la Pologne n'a pas porté les fruits qu'en attendaient les révolutionnaires...

Le souvenir des répressions sévères d'autrefois suffira-t-il à contenir les Polonais? C'est ce qu'on verra très prochainement...

Ceux qui s'intéressent au peuple polonais, que le jour moscovite, quoique porté depuis longtemps, n'a pu réduire et qui n'a cessé de protester contre la spoliation dont il a été l'objet...

Les malheureux Polonais ne sont ni assez forts ni assez bien organisés pour lutter contre leurs oppresseurs...

Le Tsar dit en propres termes dans l'okase qui a trait à la Pologne:

"Le gouvernement ne tolérera pas les attaques contre l'intégrité de l'empire, les complots insurrectionnels ni la violence. Il déclare positivement qu'aucun long temps que les troubles continuent dans les districts de la Vistule, et qu'aucun long temps que la partie de la population qui suit les agitateurs politiques continuent à agir comme elle le fait actuellement, ces districts ne profiteront d'aucun des avantages accordés par les manifestes des 18 août et 30 octobre."

Ainsi les Polonais n'obtiendraient même pas les droits reconnus par divers actes législatifs récents, droits qui sont octroyés à tous les Russes.

On conviendrait que ne pouvant acquiescer leur indépendance par la force, il serait impolitique de leur part de persister dans une attitude qui les priverait des garanties constitutionnelles inscrites il y a quelque temps que le gouvernement russe, sous la pression des circonstances et pour sa sauvegarde, a données au peuple russe.

On conçoit que les Polonais, qui aiment la liberté, ne soient pas satisfaits de ce qu'offre le gouvernement du Tsar, mais ils

agiront sagement en l'acceptant et en renvoyant à plus tard leurs revendications, surtout en n'omettant pas de s'inscrire dans la liste des révoles. Qui sait, de cette liste, leur réserve l'avenir; un avenir très prochain peut-être!

ALPHONSE ALLAIS.

Le spirituel humoriste qui a semé, depuis vingt ans, au "Chat noir", à l'ancien "Gil Blas", au "Journal", au "Sourire", tant d'abracadabrantes fantaisies, et dont l'encre, sous le masque de l'extravagance, renferme mainte page de bonne satire, Alphonse Allais est mort récemment dans un hôtel de la rue d'Amsterdam, à Paris.

Fils d'un pharmacien d'Honneur, étudiant lui-même en pharmacie, le "Chat noir" naissant l'attira bien vite. Il y brilla sous la bryante bannière de Salis, avec Gondeau, Ponchon, Gandillot, etc.

Sa manière était neuve, au moins de ce côté-ci de la Manche et de l'Atlantique. C'était une vision caricaturale de la vie, un parti pris de déraisonner logiquement qui rappelait Mark Twain et certains écrits de Thackeray.

L'auteur de ces folies était un homme d'une correction parfaite, grave, sévère, l'air sérieux et ingénu. Il affectionnait les longues redingotes noires qui lui donnaient l'aspect d'un clercman. Cet aspect le servait beaucoup pour les mystifications, dont il raffolait.

Une des plus connues est celle qu'il fit, au Chat-Noir, à un bon jeune homme de province, venu là par amour de la littérature, et qui détestait connaître Sarcey.

— Sarcey? mais il est là, lui dit le bon Gondeau. — Ici? — Ici; il y vient tous les soirs, se reposer un peu, au milieu de gens d'esprit, des banalités qu'il est obligé d'écrire pour plaire à ses lecteurs bourgeois... Voulez-vous qu'on vous présente à lui?

— Oh! je vous en prie. Le provincial est conduit à Alphonse Allais, qui l'accueille avec une gravité merveilleuse, cause avec lui le plus sérieusement et le plus sagement du monde, et l'invite à déjeuner pour le lendemain, en lui donnant l'adresse du critique, rue de Douai.

— Ah! s'écria-t-il tout à coup, en le rappelant du geste... J'onbliais de vous avertir... Vous trouverez dans le bureau qui précède le mien un gros homme à lunettes, un peu brusque... C'est mon secrétaire. Il a ordre de dire qu'il est M. Sarcey, pour me débarrasser des importuns... Dites-lui que vous avez le mot et que le vrai Sarcey vous attend.

Le lendemain, le jeune provincial se présente chez Sarcey et fait passer sa carte. Le critique le reçoit: — Je voudrais voir M. Sarcey. — C'est moi. — A d'autres!... Je connais Sarcey, il m'attend. — Mais je vous dis que c'est moi-même! — Oui, oui, vous avez l'habitude de le dire. Mais je connais votre secret. — Vous, mon garçon, vous commences à m'ennuyer. — Il m'avait bien prévenu que vous étiez brutal! — Qui, il? Mais Sarcey. — Je vous dis que c'est moi! — Allons donc! il est bien plus joli garçon que vous.

Le provincial élevait la voix. Sarcey le fit jeter à la porte et écrivit le lendemain une ou deux

chroniques sur la visite d'un fou qu'il avait reçu. Outre plusieurs volumes d'œuvres "Anthèmes": "On n'est pas des bouffes", "Le Parapluie de l'escouade", etc... Allais écrivit en collaboration avec Alfred Capus la jolie comédie de "l'Innocent", et avec Tristan Bernard une fantaisie folle, "Silvérie ou les Fonds hollandais".

M. Berr raconte, dans le "Figaro", que la veille, Arène Alexandre l'avait rencontré. Il lui demanda: — Vous allez mieux? — Lui froidement: — Non. Je mourrai demain. — Le samedi matin il était mort, en effet.

PROPOS D'UN PARISIEN.

Je ne sais pas si les rois et les empereurs sont de profonds observateurs. Qu'ils le soient ou non, je me permettrai d'attirer leur attention sur ce fait: Jadis, après une guerre quand les choses avaient mal tourné, les peuples étaient seuls à payer les pots cassés. Aujourd'hui, les frais sont partagés.

Le tsar en fait la douloureuse expérience; l'empereur Napoléon III l'avait faite avant lui. Il est infiniment probable que si, désireux de garder le bien d'autrui dont elle s'était emparée sans aucune nécessité, la Russie ne s'était pas trouvée acablée à la guerre, le tsar vivrait heureux au sein de sa famille, plus "petit père" que jamais.

Et, maintenant, empereur aujourd'hui, il ne sait pas s'il le sera demain. Que ceci vous serve de leçon, ô monarches! Ce qui se passe en Russie peut très bien arriver autre part.

Quand on voit l'empereur allemand, piaffant, faisant feu des quatre pieds, mettant la main sur la garde de son sabre, roulant des yeux terribles en regardant vers l'Est et au delà de la mer, s'il ne joue pas la comédie, ce qui est assez son habitude, on trouve qu'il ne songe pas assez à l'addition possible.

Sans doute, il se croit sûr de la victoire, sûr de son peuple. Hélas! on n'est jamais sûr de rien. La Russie, avec sa masse énorme, croyait ne faire qu'une bouchée du petit Japon, et la résignation séculaire du monnik semblait une garantie certaine. Et puis... la Russie a été battue, et le monnik demande des comptes.

O Guillaume! imprudent Guillaume! méditez cette sage constatation: Souvent la peur d'un mal fait tomber dans un pire. — H. HARDUIN.

Les avaries du "Chasseloup-Laubat".

L'échouement du croiseur français "Chasseloup-Laubat" au bassin de radoub N° 2 de l'arsenal, a permis de déterminer exactement la nature des avaries survenues à ce croiseur pendant son échouage sur les rochers de l'île Verte, à Terre-Neuve.

Ces avaries sont plus graves qu'on ne le pensait. La commission d'ingénieurs qui les a examinées a constaté que la grande quille a des déchirures sérieuses de l'avant à l'arrière sur une longueur de 60 mètres; la quille latérale de roalis tribord a des morceaux enlevés sur plusieurs parties de la longueur et celle de bâbord est déformée.

LA LOI D'AMNISTIE.

Voici le texte définitif de la loi d'amnistie, voté par la Chambre Française tel qu'il était sorti de la délibération sénatoriale:

Article premier. — Amnistie pleine et entière est accordée aux infractions ci-après commises antérieurement au dépôt du présent projet de loi:

1° Délits et contraventions en matière de réunion, d'élections, de grèves, de manifestations à l'occasion du 1er mai, de presse et faits connexes; 2° Crimes et délits prévus par les articles 88, 89, 90 du Code pénal, 3 de la loi du 24 mai 1834 et faits connexes; 3° Délits et contraventions prévus par les lois du 2 novembre 1892, du 30 mars 1900 et par les décrets en vigueur relatifs à la protection du travail des adultes;

4° Délits et contraventions prévus par les lois des 1er juillet 1901, 4 décembre 1902 et 7 juillet 1904.

Art. 2. — Amnistie pleine et entière est également accordée à raison des faits antérieurs à la même date ayant donné lieu ou pouvant donner lieu à des sanctions pénales ou disciplinaires, et qui se rattachent, soit indirectement, à la publication d'indications secrètes d'ordre politique, professionnel ou privé, sur des fonctionnaires publics, des militaires et toutes autres personnes.

Art. 3. — Dans aucun cas, l'amnistie ne pourra être opposée aux droits des tiers, lesquels devront porter leur action devant la juridiction civile si elle était du ressort de la Cour d'assises ou si la juridiction correctionnelle n'avait pas déjà été saisie, sans qu'on puisse opposer au demandeur la fin de non-recevoir tirée de l'article 46 de la loi du 29 juillet 1881.

Art. 4. — La présente loi est applicable à l'Algérie et aux colonies et aux pays de protectorat.

La Perte du "Cardenal Cisneros."

Le croiseur espagnol "Cardenal J. de Cisneros" a coulé récemment près de Muros. L'équipage a été sauvé.

Le sinistre s'est produit par un temps de brouillard au large de la pointe de Mexideo, un endroit dangereux bien connu des navigateurs.

Le croiseur était dans la baie de Muros avec le reste de l'escadre quand il reçut l'ordre d'aller au Ferrol pour réparer des avaries de machines.

A peine sorti de la baie, il heurta un bas-fonds. Huit embarcations quittèrent le navire emportant l'équipage vers la côte.

Le croiseur avait 540 hommes à bord. La nouvelle du naufrage provoqua une très vive impression dans le public.

Le roi, informé du sinistre, retarda son départ pour Gadalajara, désireux de connaître auparavant les détails du sauvetage.

Le croiseur cuirassé "Cardenal J. de Cisneros" avait été lancé en 1897. Il mesurait 111 mètres de longueur sur 20 de largeur, et avait un déplacement de 7,000 tonnes. Son armement se composait de deux canons de 24 centimètres, de dix canons de qua-

torse centimètres et de dix-huit pièces de petit calibre.

Histoire de chasse.

Nous ne pouvons résister au plaisir de raconter à ceux de nos lecteurs dont la chasse est le passe-temps favori une exquise histoire de chasse que nous trouvons dans un journal américain.

Un chasseur possédait un chien d'arrêt dont le dressage était parfait et qui savait, à la grande satisfaction de son maître, lui apporter le gibier tué sans l'endommager. Dernièrement, le chasseur tirait un lapin dans un fourré épais sur l'arrêt de son fidèle compagnon. Le coup parti, il entendit un lamentable hurlement et quelques instants après, il vit revenir son chien tenant dans sa gueule un objet qu'il déposa aux pieds de son maître. Cela fait, l'intelligent animal se mit à pousser des cris de douleur. C'était sa queue que le maladroït tireur avait coupée et qu'il avait rapportée en chien bien dressé!

THEATRES.

ST-CHARLES ORPHEUM

Le public qui remplissait hier soir la salle de l'Orpheum a assisté à l'inauguration d'un programme qui renferme des numéros extrêmement intéressants. Il faut d'abord citer Bert Leslie et Robert Dailey, deux comédiens d'un genre spécial, qui ont remporté un succès incontesté.

Leurs partenaires, Maud Emery, une excellente danseuse, et William Mowry, sont également remarquables.

Howard et North ont été applaudis dans une petite comédie en un acte qui a pour titre: "Those were Happy Days" et est aussi amusante que spirituelle.

Dave Genaro et Ray Bailey ont joué à ravir une autre petite comédie intitulée: "A cigarette case, or, si y dansent un "cake walk" qui a enthousiasmé la salle entière.

Les huit Bédouins amenés d'Afrique sont des gymnastes incomparables. Ils font des tours de forces extraordinaires. Ils ne sont que depuis peu de temps en Amérique.

Le public a beaucoup admiré la jolie voix de Miss Blanche Sary, et il a applaudi le magicien Powell et Dan Quinlan et Keller Mack, deux ministres désopilants.

Matinée tous les jours à l'Orpheum.

TULANE.

Eleanor Robson a fait son début comme étoile devant notre public hier soir au Tulane, dans "Merely Mary Ann", une des plus célèbres comédies d'Israel Zangwill, et elle a obtenu un véritable succès.

Le fin talent de cette artiste s'adapte admirablement à l'œuvre, et on s'explique ses succès exceptionnels à Londres et à New York.

Miss Eleanor Robson donne un relief extraordinaire au personnage de servante d'un bourgeois de Londres, à laquelle personne ne fait attention mais qui est soutenue dans sa vie mesquine par un amour profond. Elle se montre également supérieure au dernier acte quand, après avoir surmonté toutes ses épreuves, elle a enfin triomphé et est devenue grande dame.

Miss Robson est entourée d'excellents artistes.

Mercredi matinée "Browning":

"In a Balcony" avec Miss Robson dans le rôle principal.

La salle du Crescent était foulée dimanche soir pour la première représentation de "Babes in Toyland" par la troupe de Jake Wells. La mise en scène de cette féerie est incontestablement supérieure à celles que notre public est habitué de voir, et les nombreux artistes qui paraissent portent de ravissants costumes. Il n'y a pour ainsi dire pas d'intrigue dans cette pièce, mais elle est très bien faite et la bonne humeur y règne du premier au dernier acte.

En outre la musique de Victor Herbert, un des meilleurs compositeurs américains, est tout à fait charmante. Elle n'a certainement pas peu contribué au succès qui a accueilli la pièce partout où elle a été jouée, succès qui ne sera pas moindre à la Nouvelle-Orléans que dans les autres grandes villes de l'Union.

Miss Grace Hazard, qui tient le principal rôle féminin, a été très applaudie. Tous les rôles sont d'ailleurs bien tenus. "Babes in Toyland" sera donné en matinée aujourd'hui, jeudi et samedi.

MOTS POUR RIRE.

Les comédies de l'étiquette. — Des socialistes! oser se mettre en habit et se coiffer de chapeaux hauts de forme! — Ce sont des chapeaux en Espagne....

— Savez-vous ce qu'a dit M. Broussé devant la statue de celui qui découvrit l'Amérique.... — Il a dit: Eh ben, mon Colomb!

Entre artistes de café-concert. — Mon cher, dit l'un, parait que dans la revue que l'on doit monter, je dois faire un waltman de tramway. — Pauvre vieux, dit l'autre, je te plains. — Pourquoi ça? — Dame, ce doit être un rôle... écrasant!

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er novembre 1905.

I — La Nouvelle Allemagne. — Notes d'un Voyageur dans La Hanse, par M. le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, de l'Académie française.

II — La Fin d'une Idylle, par Th. Bentzon.

III — Julie De Lespinasse. — L'Expédition, par M. le marquis de Ségur.

IV — Le Manuscrit des "Bucaliques" d'André Chénier, par José-Maria de Heredia.

V — Une Correspondance Inédite de Lamennais. — Lettres à M. Vuarin, dernière partie, (1826-1837), par M. Victor Giraud.

VI — En Mandchourie. — Les Populations de Mandchourie au cours de la dernière guerre, par M. Raymond Recouly.

VII — Poésie. — Une Famille de Soldats, par M. François Coppée, de l'Académie française.

VIII — Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes.

IX — Bulletin Bibliographique.

Arrivée de la troupe d'Opéra Français.

La troupe d'opéra français que M. F. Charley a recrutée en France et qui fera certainement époque dans les annales de notre scène lyrique, étant donnée la compétence dont l'impression a donné mainte et mainte preuve dans le passé, est arrivée hier à trois heures de l'après-midi, de New York qu'elle avait quitté samedi à neuf heures et demie du soir.

Les cent trente voyageurs, quoique fatigués par quarante-deux heures de chemin de fer suivant une traversée de près d'une semaine, ne trahissaient pas d'égoles à l'endroit du directeur, M. Thos Brulatour, qui leur avait fait préparer un train spécial offrant tout le confort désirable, et de M. Geo. E. Pollock qui les avait reçus à l'arrivée de La Savole, le vapeur de la Compagnie Générale Transatlantique sur lequel ils ont traversé l'Atlantique, et avec autant d'attention que de zèle, avait su leur rendre le long trajet aussi agréable que possible et veillé à ce que rien ne leur manquât.

Au dernier repas servi dans le wagon-restaurant attaché au train, les artistes ont cru devoir exprimer combien ils étaient heureux de la façon dont les traitait la direction.

Un incident du voyage des artistes de New York à la Nouvelle-Orléans montrera combien M. Ridgely, agent des voyageurs de la compagnie de chemin de fer de Louisville et Nashville, avait, de son côté, pris toutes les mesures et donné tous les ordres nécessaires pour que le trajet s'accomplisse dans les meilleures conditions.

A Gainsborough, Caroline du Nord, où le train spécial s'était arrêté quelques instants, un des membres de la troupe s'est absenté et n'est pas revenu à temps. Mais à la station voisine M. Pollock, averti, a fait arrêter le train spécial et a télégraphié à Gainsborough. Les employés se sont empressés d'envoyer le voyageur sur une locomotive, et le train est reparti, arrivant sans autre incident au but du voyage.

Peu de temps après leur arrivée tous les artistes étaient installés, la plupart dans le voisinage de l'Opéra.

La date de la première représentation n'est pas encore définitivement fixée, mais elle ne saurait être éloignée car les répétitions vont commencer incessamment.

Condamnation à mort.

Atlanta, Ge., 13 novembre. — Jim Walker, le nègre qui a été arrêté la semaine dernière sous l'accusation d'avoir criminellement assassiné Mme W. G. Moore, a été jugé ce matin.

Walker s'est reconnu coupable et a été condamné à la peine capitale. Son exécution est fixée au 8 décembre.

Walker avait été identifié par sa victime jeudi dernier et avait failli être lynché par la populace hors des limites de la ville. Le shérif Nelms réussit à l'arracher des mains de la foule alors qu'il avait déjà la corde au cou.

Le plébiscite norvégien.

Christiana, Norvège, 13 novembre. — Le peuple norvégien s'est prononcé aujourd'hui en faveur du prince Charles de Danemark, pour l'accession au trône de Norvège.

Les résultats dans 81 districts électoraux ont été de 29,433 voix contre 6,806.

Feuilleton

— DE —

L'Abéille de la N. O.

Vol. 1905 — Commencé le 17 Juin 1905

LE VIOLONEUX

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

ROSE ESTEREL

XXVIII

SIX MOIS APRES.

Le conseiller demanda à Dominique Braucourt:

— Vous ne venez pas, cher ami? — Il répondit tristement: — J'ai juré de ne plus toucher au faulx et de ne plus suivre une chasse.

On n'insista pas. Il resta seul auprès de Marguerite. Pendant quelque temps, ils se promenaient en silence, écoutant les bruits de la forêt.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que quelques abois, isolés d'abord, puis plus chauds et plus nombreux, se firent entendre.

Bientôt ce fut un formidable hurlement composé de cinquante voix différentes, qui éclata comme un tonnerre.

— L'animal est lancé, dit Dominique. Les trompes sonnèrent la vue. Après le premier effort, la menté le suivit mais mollement, sans entrain.

— Le terrain est mauvais, observe encore Dominique; les chiens ne sont pas en haleine... Le pauvre diable a quelques chances de s'en tirer.... C'était du cerf qu'il parlait, mais avec innocence, sans passion, lui, le hardi cavalier d'autrefois.

pour s'éteindre tout à fait dans la profondeur des fatales loutaines. La conversation était tombée. Dominique Braucourt et son ami s'assirent sur un banc rustique, à l'ombre d'énormes hêtres dont les feuilles rousses annonçaient les approches de la mauvaise saison.

Elle demanda enfin: — Vous ne vous remettez donc pas, mon pauvre Dominique? — Non, surtout à l'Abéille, où je le voyais chaque jour... Là, tout me le rappellerait, si ma grande affection pour lui ne le laissait pas toujours présent à ma pensée.... Je me dis: — Il se mettait là.... et je vois sa chaise vidée.... Son cheval favori hennit quand j'entre à l'écurie et me regarde d'un air navré.... Je suis seul au coin de la cheminée où nous causions de nos affaires.... Il s'occupait de tout.... Son activité faisait prospérer la maison.... Il remplissait de sa bonne humeur.... Il me parlait de vous, de nos amis, et les jours s'écoulaient. Maintenant, ils sont d'une longueur désespérante.

Elle ne répondit pas. Comment eût-elle tenté de le consoler, elle qui comprenait si bien son deuil!

Elle haarda pourtant: — Vous ne pouvez pas rester seul.... Il faut vous marier. — Un pil ironique cria ses lèvres et en même temps il secoua

la tête: — Jamais dit-il. — Si pourtant vous trouvez l'Abéille si triste, maintenant! — Oui.... Ainsi j'ai une nouvelle à vous apprendre. — C'est? — Je veux la quitter parce que je n'y vis plus.

— Qu'en ferez-vous? — Broquart est intelligent et au courant de nos cultures.... fidèle aussi. Il nous remplacera. Ça marchera comme du temps de Jérôme.

— Et vous? — Il déplorait avec indifférence: — J'ai quelques économies, une somme assez ronde que nous conservons, mon frère et moi, pour les jours de malheur, s'il en était survenu.

— Alors? — J'ai l'intention d'aller au loin.... en Algérie ou en Tunisie par exemple.... — Vous! — Oui, pour changer d'air, pour essayer de me distraire en travaillant.... J'achèterai un domaine; je le mettrai en valeur.... Que sais-je? Seulement il y a une chose qui me retient.... — C'est? — Vous allez vous moquer de moi.... J'ai un attachement, une chaîne.... J'aime.... oh! avec respect, une personne qui ne s'en doute même pas et qui ne le saura jamais.... Il m'en coûte de partir parce que je ne la verrai plus, et si par hasard elle

avait besoin de moi, d'une aide, d'un secours, je ne serais plus là pour le lui donner.... — Son nom?... — Je ne peux pas vous le dire. — C'est mal.... Vous avez un secret que vous me cachez?... Dominique, réfléchissez.... Vous manquez de confiance en moi, votre amie d'enfance. Son nom?... — Je ne peux pas.

Elle répéta avec plus de force. — Et si je le veux moi! — Eh bien! elle s'appelle Marguerite.... Elle avait pour voisins deux frères qui vivaient ensemble et qui l'aimaient tous deux. "Pina âgée qu'elle, ils avaient eu de tout temps pour elle une de ces amitiés que rien ne peut détruire. L'ainé est mort et le cadet a, on pourrait le croire, pris la part de son frère pour la joindre à la sienne. C'est Marguerite, c'est vous! Le plus jeune des deux frères, c'est moi! Voilà pourquoi je n'ai pas encore quitté l'Abéille.... et pourquoi je n'ai pas pu être pas le courage de m'en éloigner.

La jeune fille posa sa main frêle sur la forte main de Dominique et, avec une grande émotion, elle lui demanda: — Soyez franc. C'est plus que de l'amitié que vous avez pour moi?... — Eh bien! oui.... Je vous aime, mais sans espoir parce que vous ne voudriez pas d'un paysan comme moi et vous sauriez raison. — Dominique, répétez-moi que

vous m'aimez! — Ah! Dieu, oui, bien sûr, et il y a des années! Je vous ai toujours aimée. J'aurais donné ma vie pour vous épargner un chagrin.... Rappelez-vous! Quand je vous ai trouvée étendue sur votre tapis, mourante, j'ai cru que mon cœur se déchirait. En vous tenant dans mes bras, j'avais des tentations de vous emporter loin du misérable qui s'était fait votre bourreau.... Oui, je vous aime, Marguerite, mais comme on aime les étoiles trop lointaines pour qu'en puisse les atteindre, et les fleurs délicates qu'on n'ose pas cueillir!

Il se tenait penché vers la terre. Elle le contraignit à se redresser et, le regardant de ses yeux bien pâle, pleins de douceur, elle lui dit avec une expression de tendresse pénétrante: — Mais vous me charmez, au contraire!... Moi aussi, je souffre de ma solitude; moi aussi j'ai de l'amitié pour vous; moi aussi je vous aime, Dominique, parce que vous êtes l'honneur, la bravoure et la loyauté! Il y a longtemps que vous avez le cœur, mon ami, prenez la main.... Si vous la désirez, je vous la donne.... — Oh! Marguerite.... — Seulement, écoutez-moi.... Vous ferez toutes mes volontés.... Je commanderai!... Vous obéirez!... Soyez tranquille.... Mes ordres ne seront pas difficiles à exécuter. Je voudrais effacer le passé et ne voir que des heures autour de moi....

Elle ajouta avec son angélique sourire: — A commencer par vous! — Il baissa la tête, écorcé sous son bonheur, et sur sa mâle figure elle vit rouler des larmes, des larmes de joie! — Et il murmura en pensant à son frère: — Comme il serait heureux s'il avait pu vous entendre!

les à exécuter. Je voudrais effacer le passé et ne voir que des heures autour de moi.... Elle ajouta avec son angélique sourire: — A commencer par vous! — Il baissa la tête, écorcé sous son bonheur, et sur sa mâle figure elle vit rouler des larmes, des larmes de joie! — Et il murmura en pensant à son frère: — Comme il serait heureux s'il avait pu vous entendre!

Le mariage s'est fait sans bruit aux premiers jours de décembre, dans la plus stricte intimité, mais comme tous les amis étaient venus, ceux de Belonda et de Paris, l'assistance était nombreuse.

Le violon de Pillou était absent, mais le violoneux était là, rajouté, habillé de neuf, avec Sylvine qui ne devait plus quitter la maison.

Elle remplaçait Lina qui prenait sa retraite. La Parisienne avait trouvé un mari et se retirait avec une pension généreusement accordée par sa maîtresse et une place de concubine à sa maison de la rue de Lille.

Jacques André est devenu l'administrateur des biens de la générale Deville en attendant qu'il en soit l'héritier, ce qui arrivera sans doute que dans un